



**HAL**  
open science

## Le discours de la race aux Etats-Unis après la guerre d'Indépendance et la guerre de Sécession : quelques éléments de comparaison

Bernard Vincent

### ► To cite this version:

Bernard Vincent. Le discours de la race aux Etats-Unis après la guerre d'Indépendance et la guerre de Sécession : quelques éléments de comparaison. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2001, Writing in South Africa after the end of Apartheid - G.R.A.S. 4e colloque international Saint-Denis de La Réunion (7-9 décembre 2000), 21, pp.153-161. hal-02344229

**HAL Id: hal-02344229**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02344229>**

Submitted on 4 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le discours de la race aux États-Unis après la guerre d'Indépendance et la guerre de Sécession : quelques éléments de comparaison

---

Etant américaniste par choix et par profession, je voudrais, très modestement et très « *tentatively* », montrer, à partir du cas des États-Unis, comment les grands événements influent sur le discours intellectuel qui les suit, quels effets (parfois inattendus) ils produisent sur ce discours – ou ne produisent pas. En prenant l'exemple du discours sur la race, très central aux États-Unis, et en examinant de quelle façon la Révolution américaine, puis la Guerre de Sécession – les deux bouleversements majeurs de l'histoire de la jeune nation – ont sur ce point été suivies d'évolutions contraires aux nobles objectifs annoncés, j'aimerais démontrer à quel point, aux États-Unis comme ailleurs, l'après, s'il est plein de promesses, est également fertile en trahisons et en dérives de toutes sortes.

Les treize colonies qui se révoltent contre l'Angleterre en 1776 vont, pour une bonne part, devenir des États esclavagistes. Pourtant, le grand événement qu'est la Révolution est porteur d'idées neuves héritées des Lumières européennes, et beaucoup d'éléments permettent de penser que les temps nouveaux vont donner naissance à un discours nouveau sur les différentes familles humaines – et à des attitudes nouvelles dans la vie civique comme dans l'économie. Dès 1776, le Massachusetts abolit l'esclavage par le biais d'une décision de justice. En mars 1778, c'est au tour de la Pennsylvanie. Tous les États du Nord en feront autant avant la fin du siècle. Thomas Paine note qu'avec la Révolution le regard des hommes a changé : « Nous voyons avec d'autres yeux, nous

pensons avec un autre esprit que celui d'autrefois. Nous pouvons regarder nos propres préjugés comme s'ils avaient appartenu à d'autres hommes »<sup>1</sup>. La fraternité est à l'ordre du jour.

La Déclaration d'Indépendance ne dit pas et n'annonce pas autre chose. Dans l'élan des émancipations qui se préparent, elle proclame que « tous les hommes sont créés égaux » et que le Créateur les a dotés de certains droits inaliénables – inaliénables parce que d'origine divine, parce l'homme est (bibliquement) à l'image de Dieu. Ces droits sont la *vie* (ce qui implique que nul homme ne peut disposer de la vie d'un autre), la *liberté* (antinomique de toute forme de servitude) et le *droit au bonheur* (c'est-à-dire au bonheur ici-bas, sur cette terre, y compris dans les champs de coton du Sud).

Tout donc, dans la lettre même de cette Déclaration, annonce la fin de l'esclavage et l'éclosion d'un langage nouveau. Or chacun sait, et chacun savait déjà à l'époque, que l'expression « tous les hommes », à cause de l'état de la société et des mentalités (toujours en retard sur les idées, surtout quand elles sont neuves), excluait les Noirs, les femmes et les non-possédants. Il faudrait du temps et des luttes, beaucoup de temps et beaucoup de luttes (y compris une guerre civile) pour que cette idée d'égalité entre *tous* les humains finisse, peu ou prou, par entrer dans les faits.

Mais ce n'est pas sur cette insuffisance, souvent relevée, que je voudrais insister. Si, mise à part l'émancipation des esclaves dans les États du Nord, aucune des promesses de la Déclaration n'a eu de suite pour les Noirs ni d'effet positif sur le discours de la race jusqu'au milieu (au moins) du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est en réalité pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la révolution politique intervenue en Amérique. De la guerre d'Indépendance à la guerre de Sécession, on constate une aggravation progressive du discours et des attitudes relatives aux Noirs, mais cette évolution, parfaitement contraire aux grands principes républicains du pays, est historiquement liée à l'apparition de certains progrès techniques et de certaines modes scientifiques – et non, comme on le dit parfois, à je ne sais quelle conséquence perverse de la Révolution elle-même.

En 1793, deux ans après l'adoption du « *Bill of Rights* », rempart constitutionnel des droits de l'individu aux États-Unis, Eli

<sup>1</sup> « Letter to the Abbé Raynal », in Philip S. Foner, ed., *The Complete Writings of Thomas Paine*, 2 vols., New York, The Citadel Press, 1945, vol. II, p. 243.

Whitney inventa l'« égreneuse » (*cotton gin*) qui multiplia par 50, puis par 1000 lorsqu'elle devint hydraulique, la production de coton par tête d'esclave. Jusque-là, l'esclavage, si contraire aux principes chrétiens et à l'idéal républicain, était considéré, y compris dans le Sud, comme un « mal nécessaire », mais l'invention de l'égreneuse ouvrit pour les Sudistes des perspectives économiques extraordinaires : le coton devint « roi » et « l'institution particulière », étendue aux nouveaux territoires de l'Ouest américanisés après l'achat de la Louisiane (en 1803), se renforça au fil des ans. À l'esclavagisme un peu honteux du XVIII<sup>e</sup> siècle succéda un esclavagisme conquérant et sûr de son bon droit.

Le discours de la race changea du tout au tout. Jusqu'au tournant du siècle, on peut dire que l'idée la plus partagée dans le Nouveau Monde était que l'excellence des *institutions* américaines, et non celle du *sang*, expliquait l'« exceptionnelle » réussite du pays. Mais, quand le coton devient roi, l'heure n'est plus à ce discours angélique, d'autant qu'un autre discours, venu d'Angleterre, est en train d'agiter toute la Nouvelle-Angleterre, celui des abolitionnistes. Il devient alors nécessaire de donner des fondements idéologiques à la nouvelle lecture qu'on fait de l'esclavage dans le Sud. Journalistes et intellectuels sont mis à contribution par la classe des planteurs soudain avides de se doter de justifications théoriques, voire bibliques, cautionnant et glorifiant leur pratique esclavagiste et le durcissement du « code noir ». Dans le flot des publications qui sont diffusées au cours de cette période, citons le livre de George Fitzhugh, *Sociology for the South: Or the Failure of Free Society* (Richmond, 1854), où il explique que tous les ouvriers, et pas seulement les Noirs, doivent être asservis, et celui d'Edmund Ruffin, *The Political Economy of Slavery* (Richmond, 1857), dans lequel celui-ci décrit le nouvel esclavagisme industriel du Nord – et de l'Angleterre – comme un véritable enfer comparé au sort enviable des esclaves du Sud et à la douceur quasiment humaniste de l'« institution particulière » mise en pratique dans les plantations : « Les millions de pauvres que compte l'Angleterre, écrit-il, sont véritablement des esclaves [...] ils ne jouissent pas des douceurs familiales ni du souci de préservation de leur santé et de leur vie dont jouissent tous les esclaves de Virginie et du Mississippi. » Ruffin se suicidera le 18 juin 1865, deux mois après la reddition du général Lee, et il

confiera ces derniers mots à son journal avant de se tirer une balle dans la tête : « Je redis ici et tiens à proclamer ma haine totale du gouvernement yankee – de tous les liens politiques, sociaux et commerciaux que nous avons avec eux et de tout ce qui fait la perfidie, la malveillance et la vilénie de cette race yankee »<sup>2</sup>.

À quoi s'ajoute qu'un autre facteur, non technique cette fois mais proprement scientifique, va venir renforcer l'idéologie esclavagiste et durcir davantage encore un discours sur la race désormais lié à la croyance qu'une supériorité blanche « intrinsèque », en l'occurrence anglo-saxonne, est inscrite dans la nature de certains groupes humains et dans l'histoire. Ce facteur s'est traduit par la multiplication, durant cette période, du nombre de théoriciens de la supériorité ethnique et par le succès que remportèrent leurs idées sur le terreau expansionniste des années 1830-1840. Non seulement la phrénologie, entre autres sciences de l'homme, devint à la mode, mais elle apporta sa caution à tous les idéologues de l'inégalité. On mesura en tous sens la tête des Indiens et des Noirs, et on en tira des conclusions qui en règle générale n'étaient pas à leur avantage. Ainsi que le souligne Reginald Horsman dans un excellent ouvrage publié en 1981 (*Race and Manifest Destiny: The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*) :

Tous les phrénologues chantaient les louanges de la race caucasienne [c'est-à-dire blanche] et ils étaient généralement convaincus que les Anglo-Saxons possédaient le système cérébral le mieux organisé, ce qui les plaçait au-dessus de tous les autres Blancs et bien au-dessus des non-Blancs qui peuplent le monde<sup>3</sup>.

Il ne s'agissait pas là de débats réservés à un petit cercle de spécialistes ou publiés dans des revues confidentielles. La question passionnait le grand public, au point qu'un livre comme celui de Robert Chambers, *Vestiges of the Natural History of Creation*

---

<sup>2</sup> Voir Avery O. Craven, *Edmund Ruffin, Southerner: A Study in Secession*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1966 ; Betty L. Mitchell, *Edmund Ruffin, a Biography*, Indiana State University Press, 1981 ; W. K. Scarborough, ed., *The Diary of Edmund Ruffin*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1972.

<sup>3</sup> Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny: The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1981, p. 58.

(1844), expliquant que la branche « caucasienne » était la plus haute et la plus achevée de l'arbre de l'évolution, connu quatre éditions en sept mois et se vendit à 24 000 exemplaires, chiffre considérable pour l'Amérique de ce temps<sup>4</sup>.

Les linguistes se mirent aussi de la partie. Les philologues allemands, liant la langue à la race, avaient décrit la lente transhumance des tribus d'Asie centrale vers l'ouest, « suivant la trace du soleil », première étape d'un vaste mouvement d'occidentalisation de la destinée humaine que, dans l'esprit de nombreux Américains, les habitants du Nouveau Monde avaient à charge de parachever :

Les Américains [c'est toujours Horsman qui parle] pouvaient se considérer, et ne manquèrent pas de le faire, comme le plus dynamique et le plus énergique de ces peuples aryens qui s'étaient déversés sur l'Occident, avaient « revitalisé » l'Empire romain, s'étaient répandus dans toute l'Europe jusqu'en Angleterre et avaient traversé l'Atlantique dans leur inexorable marche vers l'Ouest. Les Américains se considéraient depuis longtemps comme un peuple élu, mais, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ils avaient aussi le sentiment d'être *issus d'une lignée impeccable*<sup>5</sup>.

Supériorité de la race blanche par rapport aux autres races, supériorité de la famille anglo-saxonne par rapport à tous les autres « Caucaasiens », prééminence finale des Américains – quelle place pouvait-il rester, dans la dimension égalitaire du rêve américain, pour les Noirs, les Indiens, les Mexicains, les Asiatiques ?

À l'époque de la Révolution, note à nouveau Horsman, les dirigeants américains croyaient sincèrement qu'ils pourraient apprendre au reste du monde à se gouverner dans le bonheur et la prospérité ; ils ne se disaient pas que la majorité des autres peuples étaient inaptes au savoir et donc superflus.

Mais les progrès techniques, l'expansion territoriale, l'explosion démographique, la réussite économique, le bon fonctionnement des institutions politiques, une prospérité et une égalité sociale certes imparfaites mais uniques au monde, une religion civile partagée, la fabuleuse rapidité des mutations américaines

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 5. C'est nous qui soulignons.

comparées à la lenteur ou à l'apathie des autres nations du monde, tous ces éléments changent peu à peu les données du problème et la perception qu'en ont les Américains et ceux qui les dirigent. On ne respecte plus, ou plus autant, ceux qu'on veut repousser toujours plus loin (comme les Indiens) ou qu'on souhaite maintenir en esclavage (comme les Noirs) ; on force la main, on impose la loi du plus fort – qui se trouve être celle du meilleur.

Tous les Américains de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'étaient certes pas sur la même longueur d'ondes. Cependant l'esclavage et la condition des Noirs n'étaient pas, en tant que tels, au cœur de leurs dissensions : l'institution particulière n'avait aucunement été condamnée par la Constitution ni par le *Bill of Rights* et, individuellement, les Noirs du Nord n'étaient guère mieux considérés et traités que ceux du Sud. Non : ce qui séparait les Nordistes des Sudistes, c'était la perspective, tout à fait contraire aux principes fondateurs de la nation, d'une expansion de l'esclavagisme vers les nouveaux territoires – et bientôt les nouveaux États – de l'Ouest : l'esclavage avait certes été « toléré » jusque-là afin de maintenir l'unité du pays, mais de là à faire de cet asservissement la loi suprême du pays, il y avait un pas que les Nordistes refusèrent de franchir. D'où l'effroyable guerre de Sécession qui opposa cruellement une moitié de l'Amérique à l'autre pendant cinq longues années – avec, au terme, le triomphe (du moins apparent) de l'idéal égalitaire inscrit en toutes lettres dans la Déclaration d'Indépendance : l'émancipation fut proclamée et la Constitution amendée afin de donner à tous les anciens esclaves les droits (du moins nominaux) qui vont de pair avec la citoyenneté.

Avec cet élargissement aux Noirs des droits et libertés naguère proclamés par la Déclaration d'Indépendance, la période qui suivit la guerre de Sécession semblait réunir toutes les conditions pour qu'apparaisse, à propos de la race, un discours non seulement meilleur mais fondamentalement différent de celui qui avait prévalu si longtemps dans le Sud et avait fini par mettre le feu aux poudres.

En réalité, comme au lendemain de la Révolution, l'évolution des esprits, des discours et des comportements alla dans un sens tout à fait contraire aux promesses de fraternité et d'égalité contenues dans la Proclamation d'Émancipation de Lincoln (1863)

et dans les amendements subséquents apportés à la Constitution – 1865 (émancipation), 1868 (citoyenneté), 1870 (droit de vote). Et, une fois de plus, les facteurs qui présidèrent à cette dérive, furent des facteurs extérieurs ou étrangers au grand chambardement qui venait de se produire, c'est-à-dire à la guerre de Sécession et à son dénouement pourtant si prometteur.

Pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le discours raciste avait été scientifiquement nourri par les théories extravagantes de l'école américaine d'ethnologie. Le chef de cette école, dont l'idée centrale était la « polygénèse » ou le « polygénisme », c'est-à-dire la croyance en une Création divine *multiple* et *différenciée* selon les régions du monde, s'appelait Samuel George Morton. Il avait publié en 1839 un livre essentiel sur le sujet, *Crania Americana*, principalement consacré à la morphologie crânienne des Indiens d'Amérique et, pour élargir son champ de recherche, il avait rassemblé à Philadelphie la plus grande collection de crânes du monde. Ses conclusions relatives à la race rouge se révélèrent naturellement conformes à l'intuition de départ qui avait guidé ses investigations : « Les facultés intellectuelles de cette grande famille semblent être d'une qualité nettement inférieure dès lors qu'on les confronte à celles des races caucasiennes ou mongo-liennes »<sup>6</sup>. En comparaison, la famille anglo-saxonne (Morton dénombre 22 familles en tout) possédait un courage indomptable et un esprit d'entreprise sans limite.

Au lendemain de la guerre de Sécession, et alors même que s'ouvrait pour les anciens esclaves d'Amérique la perspective d'une existence plus libre et plus égalitaire, la propagation aux États-Unis de certaines interprétations douteuses du darwinisme ou du spencérisme apporta une eau providentielle au moulin de ceux qui préconisaient le *statu quo*, voire un retour aux anciennes habitudes. Paradoxalement, la théorie darwinienne de l'évolution proposée en 1859 dans *The Origin of Species by Means of Natural Selection* et les transpositions sociales équivoques qu'on développa autour d'elle ne vinrent pas conforter la doctrine polygéniste de l'école américaine d'ethnologie et les idées de Morton qui prévalaient alors, mais la remplacèrent en en démontrant la fausseté. La

---

<sup>6</sup> Samuel Morton, *Crania Americana ; or, A Comparative View of the Skulls of Various Aboriginal Nations of North and South America. To Which is Prefixed an Essay on the Varieties of the Human Species*, Philadelphie, 1839, p. 6.



théorie darwinienne faisait certes bon marché du créationnisme biblique, mais elle comportait, du moins dans sa version socio-politique (que Darwin lui-même n'eût point cautionnée) une idée très commode qui rencontra un large écho auprès des Américains de la fin du siècle et des nombreux avocats de la supériorité anglo-saxonne, à savoir la notion de « survie des mieux adaptés »<sup>7</sup>. En vertu de ce principe, il suffisait, pour imposer sa loi aux plus faibles, d'appartenir à la catégorie des « mieux adaptés » ou d'avoir été désigné comme tel par le Très-Haut – ou les deux à la fois comme cela semblait être le cas de la famille anglo-saxonne.

Quant aux théories d'Herbert Spencer, également publiées au milieu du siècle mais axées, elles, sur la « complexification » par paliers du processus évolutif des espèces, elles ne pouvaient que conforter dans leurs certitudes ceux qui, dans le Nouveau Monde, croyaient avoir reçu du Ciel la palme de la complexité et donc de l'excellence ethnique<sup>8</sup>. William Van Amringe, avocat new-yorkais et ethnologue amateur, dont les vues étaient fréquemment publiées par le *The United States Magazine and Democratic Review*, n'hésitait guère, quant à lui, à évoquer sur ce point « une faveur spéciale du Créateur »<sup>9</sup>.

Dans la même veine, un pasteur congrégationaliste, Josiah Strong, publia en 1885 un livre intitulé *Our Country* dont le but initial était de récolter des fonds pour une meilleure évangélisation du pays. L'ouvrage se vendit à 175 000 exemplaires (!) et exerça une influence considérable, bien au-delà des cercles qu'il visait au départ. Que proclamait cet adepte du darwinisme social ? Il proclamait que les Anglo-Saxons étaient, sinon intrinsèquement, du moins comparativement supérieurs aux peuples non blancs et non chrétiens. À partir de là, les Américains pouvaient, en toute bonne conscience chrétienne, inverser la formule fondatrice de Jefferson et se persuader que « tous les hommes sont créés *inégaux* » – ou du moins que certains sont créés plus inégaux que d'autres ! Les racistes d'outre-Atlantique pouvaient dormir tranquilles et ne pas

<sup>7</sup> Charles Kendall Adams, « Colonies and Other Dependencies », *Forum* n°27 (1899), p. 46.

<sup>8</sup> Sur ce sujet, voir : Mike Hawkins, *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945 : Nature as Model and Nature as Threat*, Cambridge, Mass. : Cambridge University Press, 1997.

<sup>9</sup> William Frederick Van Amringe, *An Investigation of the Theories of the Natural History of Man*, New York, 1848, p. 157.

trop s'inquiéter des fameux amendements émancipateurs consécutifs à la guerre de Sécession. Ils avaient, pour leur discours comme pour leur pratique, deux alliés de poids : la science dernier cri et Dieu en personne.

La Révolution avait promis l'égalité à tous les Américains, le dénouement de la guerre de Sécession avait promis aux Noirs la liberté et la pleine citoyenneté. Après 1865, il fallut à ces derniers encore cent ans de patience et de lutte pour que les idéologies racistes finissent par s'effriter et que les promesses de l'Histoire commencent à entrer véritablement dans les faits. Et chacun sait qu'en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle les Noirs d'Amérique ne sont pas au bout de leurs peines.

La leçon, je crois, de tout cela est que les hommes évoluent beaucoup moins vite que les grands événements qui ébranlent leur histoire. La prise de la Bastille n'a pas signifié la fin des bastilles en France ; la Révolution d'octobre n'a pas signifié la fin des pratiques tsaristes en Russie ; la Révolution américaine (pourtant mieux réussie que les autres) n'a pas signifié l'avènement égalitaire du rêve américain. Quant à la « fin de l'apartheid », elle a sans doute été moins une « fin » qu'un « commencement », si bien qu'en Afrique du Sud l'écriture, fictionnelle ou non, a de beaux jours devant elle et ne devrait pas être à court de sujets : pendant longtemps encore son présent et son avenir continueront d'être habités, pour ne pas dire hantés, par les tourments du passé.

De quoi, aux États-Unis, nous parle Toni Morrison, la plus moderne et peut-être la plus grande des romancières noires d'aujourd'hui ? Elle nous parle, derrière le voile de la modernité et d'un discours renouvelé, des *trahisons* de la Révolution américaine et des *promesses non tenues* de la guerre de Sécession. Son exemple est, me semble-t-il, à méditer.

Bernard VINCENT<sup>10</sup>




---

<sup>10</sup> Université d'Orléans.